

La
Semaine Religieuse

DE
Québec

VOL. XIX

Québec, 27 avril 1907

No 37

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

— o —

Calendrier, 577. — Les Quarante-Heures de la semaine, 577. — Qu'est-ce que l'acoolisme ? 578. — Les Pères Jésuites en Louisiane, 579. — Maximes de l'avocat « saint Alphonse de Liguori », 581. — La foi chez notre jeunesse, 582. — Bilan géographique pour l'année 1906, 588. — Bibliographie, 591.

Calendrier

— o —

28 DIM.	b	IV apr. Pâques. S. Paul de la Croix. <i>Kyr.</i> des dbles. Vêp. à cap. du suiv., mém. du préc. et du dim.
29 Lundi	r	S. Pierre, martyr.
30 Mardi	b	Ste Catherine de Sienne, vierge.
1 Merc.	r	SS. Philippe et Jacques, apôtres, 2 cl.
2 Jeudi	b	S. Athanase, évêque, confesseur et docteur.
3 Vend.	r	Invention de la Ste Croix, 2 cl.
4 Samd.	b	Ste Monique, veuve.

Les Quarante-Heures de la semaine

— o —

28 avril, Hôtel-Dieu de Québec. — 30, Monastère du Précieux-Sang, Lévis. — 2 mai, Couvent de Sainte-Famille, I. O. — 3, Ancienne-Lorette.

Qu'est-ce que l'alcoolisme ?



L'alcoolisme, c'est l'ensemble des perturbations produites dans la santé des personnes par l'usage régulier et quotidien de l'alcool pur ou additionné d'une essence quelconque. En un mot, l'alcoolisme n'est rien autre qu'une maladie produite par l'abus des boissons alcoolisées.

Qu'est-ce que l'alcool ?

L'alcool est un liquide obtenu par la distillation du vin, du marc de raisin et de produits végétaux divers qui contiennent du sucre tels que : blé, avoine, orge, maïs, betterave, pomme de terre, etc.

Il est un poison et rien autre qu'un poison.

Son rôle dans l'alimentation, contrairement à l'opinion émise par des personnes intéressées, est absolument nul.

Ni il ne réchauffe, ni il ne fortifie, il altère au lieu de désaltérer. Il ne donne que l'illusion de la chaleur et de la force.

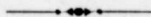
L'alcool ne favorise pas la digestion, il ne donne pas de forces, mais il paralyse le cerveau et obscurcit l'intelligence.

L'alcool use la vie très vite, vieillit avant l'âge et marque, comme avec un fer rouge, les traits de celui qui abuse de cette boisson empoisonnée. L'alcoolique à 40 ans est plus usé que le sobre à 60 ans. Il ne faut pas confondre l'alcoolisme avec l'ivrognerie. L'alcoolisme est une vraie maladie, tandis que l'ivrognerie, quoique provenant de l'alcool, peut n'être que passagère et n'occasionner que des troubles partiels. Il y a des alcooliques qui ne se grisent jamais, malgré la quantité d'alcool qu'ils absorbent quotidiennement.

Après des libations répétées, un ivrogne disait un jour : "On prétend qu'un petit verre donne de la force ; j'en ai bu plus de vingt et je ne puis pas me tenir debout".

Un petit verre est pour le buveur ce qu'est le coup de fouet donné à un cheval qui ralentit sa marche : il peut le stimuler sur le moment, mais il ne le nourrit pas plus que le coup de fouet donné au cheval.

PAUL PUGNIÈRE.



Les Pères Jésuites en Louisiane

— o —

Les RR. PP. Jésuites de la Louisiane ont une histoire fort intéressante. Ici comme au Canada, partout où la divine Providence a appelé les enfants de saint Ignace, toujours ils ont montré un grand dévouement et un zèle au-dessus de tout éloge, qui a été, plus d'une fois, récompensé ici-bas par la persécution.

Le premier Jésuite qui foula de ses pieds le sol de la Louisiane fut le R. P. Paul du Rue, amené par Iberville en 1699, pour fonder une mission dans la nouvelle colonie. Il desservit aussi en même temps les quelques Français de Biloxi et de Mobile.

Quelque temps après, deux de ses confrères vinrent le rejoindre, les PP. Joseph de Limognes et Donge, qui furent chargés d'évangéliser les tribus sauvages échelonnées le long du Mississippi et dans la partie sud de la Louisiane, sur les bords de la rivière Rouge.

Ce fut en 1718 que Bienville, canadien de naissance, le neuvième de onze frères, jeta les premiers fondements de la future métropole de la Louisiane, sur les bords marécageux du Mississippi.

En 1720, le P. Laval, S. J., fut envoyé par le gouvernement français pour desservir la vallée du Mississippi ; mais malheureusement une épidémie se déclara à bord du vaisseau qui le transportait, et il fut forcé de retourner en France avec ceux que la mort avait épargnés.

Quatre ans après la fondation de la Nouvelle-Orléans, en 1727, le P. Charlevoix visitait cette localité.

En 1727, neuf Pères Jésuites arrivaient à la Nouvelle-Orléans pour prendre charge des missions sur les bords du fleuve Mississippi et le long de la côte du Golfe, tandis que les Pères Capucins exerçaient le saint ministère dans la ville.

Le P. SaueI fut tué par les sauvages, et le P. Dautrelau échappa presque miraculeusement de leurs mains.

La première résidence occupée par les RR. PP. Jésuites, à la Nouvelle-Orléans, était en dehors des murs de la ville. Le gouvernement français leur donna un certain terrain, qui fut

dans la suite considérablement agrandi par des achats successifs faits par les Pères de leurs propres deniers. Ils devinrent propriétaires de plus d'un mille carré qui se trouve aujourd'hui au centre de la ville, et vaut plusieurs millions de piastres.

Les Pères importèrent les premiers la canne à sucre des îles Occidentales ; ils en firent, en 1751, sur leur terrain, une grande plantation, dont les revenus furent employés aux missions de la Louisiane et des Illinois.

En 1763, le conseil de ville de la Nouvelle-Orléans, suivant l'exemple du Parlement français, décréta l'expulsion des Jésuites de la Louisiane. Leur propriété fut confisquée et vendue \$150.000, leur chapelle détruite, et les Pères expulsés.

Le P. Beaubois, qui avait passé 35 ans dans la colonie, et qui était âgé de 72 ans, eut l'autorisation de rester dans le pays. Etienne Bore, propriétaire d'une vaste plantation, et ami intime du vieux Père, lui offrit un abri ; mais le bon religieux eut le cœur tellement brisé qu'il ne survécut point à sa douleur. La tradition veut que le P. Beaubois et Etienne Bore soient inhumés dans la même fosse. Unis pendant la vie d'une amitié sincère, ils auraient ainsi voulu l'être, après la mort, dans le même tombeau.

Le retour des révérends PP. Jésuites dans la Louisiane date de l'arrivée de Mgr Blanc, qui amena avec lui huit Pères. Ils partirent du Havre, le 22 décembre 1836, et après un long et périlleux voyage arrivèrent à la Nouvelle-Orléans le 22 février 1837.

Le 1^{er} juillet de la même année, la pierre angulaire du collège Saint-Charles, au Grand-Coteau, fut bénite solennellement. Ce collège fut construit par les soins du R. P. Nicolas Point, mort à Québec, il y a environ une quarantaine d'années. Cette maison devint un grand centre d'éducation, non seulement pour la jeunesse du pays des alentours, mais encore d'un vaste territoire.

Le 10 juin 1848, le P. Maisonabe achetait un terrain au prix de \$22,000, au coin des rues Baronne et Commune ; sur ce terrain se voit aujourd'hui le collège de l'Immaculée-Conception, dans la Nouvelle-Orléans. C'était leur propre terrain, qu'on leur avait volé en 1763, que les RR. Pères avaient ainsi acheté à nouveau

Le 12 septembre de la même année, le P. Maisonabe mourait à la Nouvelle-Orléans de la fièvre jaune, contractée dans l'exercice de son ministère.

L'œuvre du collège marcha ; et il put ouvrir ses portes le 1^{er} février 1849. Il a toujours depuis donné une excellente instruction à la jeunesse de la Nouvelle-Orléans. Les élèves sont au nombre de près de 400, et tous externes. Les RR. PP. Jésuites ne prennent plus de pensionnaires dans leurs collèges des grandes villes, au moins dans ces régions du Sud ; ils y trouvent de graves inconvénients. L'imposante église des PP. Jésuites, contiguë à leur collège, et qui fait l'admiration des visiteurs, a été construite par le P. Cambiazo, et ouverte au culte en 1857.

En 1891, avec l'autorisation de Mgr Janssens, archevêque de la Nouvelle-Orléans, les PP. Jésuites achetaient un terrain, sur l'avenue Saint-Charles, près du parc Audubon, au prix de \$22,000, le même montant qu'ils avaient payé en 1848 un petit coin de leur vieille plantation, pour y ériger une Université. La construction de cet édifice coûtera, paraît-il, un million de piastres, et les Pères croient que le temps est arrivé de mettre leur projet à exécution. Ces jours derniers, il y avait une grande réunion de tous les hommes influents de la Nouvelle-Orléans, présidée par Mgr l'archevêque Blenk, pour étudier la réalisation de ce vaste dessein.

CHS GUAY, ptre,
Prot. apost.

Pass Christian, Miss., 7 avril 1907.

Maximes de l'avocat « Saint Alphonse de Liguori »

On sait que saint Alphonse de Liguori exerça d'abord la profession d'avocat. Dès l'âge de seize ans, il avait conquis le bonnet de docteur *in utroque jure*.

Avant de se livrer à la pratique du droit, le jeune avocat réfléchit longuement sur les devoirs et les périls de la profession légale, et formula les maximes que voici :

1. Jamais l'avocat ne doit patronner une cause injuste : et l'honneur et la conscience s'y opposent.
2. L'avocat ne doit pas défendre une cause même juste par

des moyens injustes ou illicites : les plaidoiries doivent être véridiques, sincères, et respectueuses.

3. L'avocat est obligé d'étudier les pièces du procès afin d'en tirer les arguments les plus efficaces pour la défense de sa cause, et cela avec autant de soin que s'il s'agissait de ses propres intérêts.

4. Pour réussir dans sa défense, l'avocat doit implorer le secours de Dieu, premier protecteur de la justice.

5. L'avocat mérite un blâme s'il se charge d'affaires qui dépassent ses talents ou ses forces, ou s'il prévoit que le temps lui manquera pour préparer la défense de sa cause.

6. Si, par ses retards ou sa négligence, l'avocat perd son procès ou porte préjudice à son client, il est tenu de le dédommager. De même, il est obligé à restitution s'il lui occasionne des dépenses superflues.

7. La justice et la probité doivent être les deux compagnes de l'avocat : il doit les aimer comme la prune de ses yeux.

Le P. Berthe, auteur d'une vie récente de saint Alphonse, dit, après avoir cité ces maximes, que l'avocat qui les prendrait pour règle de sa conduite, serait aujourd'hui considéré comme un phénomène. — Il est de toute évidence que le Révérend Père n'a aucune connaissance du barreau de notre pays...

La foi chez notre jeunesse (1)

Après avoir montré (livraison de novembre) tout ce que notre jeunesse, en ses meilleurs éléments, renferme de force, de bonne volonté, de ferment généreux, je veux aujourd'hui signaler un de ses faibles, certaine de ses lacunes. Un contact plus immédiat avec elle, des conversations intimes en de longs tête-à-tête m'ont fait découvrir un malaise et toucher du doigt une plaie qui peuvent devenir mortels à notre race, si l'on ne se hâte de porter secours aux uns — plus ou moins gravement atteints — et surtout d'immuniser les autres.

(1) Cet article, publié dans le *Semour* du mois de février, a vivement surpris la plupart de ceux qui l'ont lu. Nous croyons faire œuvre utile en augmentant encore sa publicité, et en le signalant à l'attention des personnes qui s'occupent de l'éducation de la jeunesse. *Sem. rel.*

Pour ne parler, pertinemment, que de Montréal, la jeunesse instruite y subit actuellement un commencement de *crise religieuse*, dont on ne peut, à moins de réactifs puissants, douter de l'issue fatale. Nous n'en sommes plus seulement à la classique crise morale, si fréquente chez les jeunes gens frais émoulus de pensionnats et jetés sans protection suffisante au milieu d'une grande ville ; — *la foi elle-même est ébranlée.*

Sans vouloir sonner intempestivement l'alarme, je dirai plus. La crise religieuse n'est pas le fait que d'étudiants universitaires ou de jeunes hommes de profession, elle sévit jusque chez de tout jeunes collégiens, voire même dans les courants. Sans doute on ne rencontre parmi ceux-ci que des cas rares et isolés. Tout de même n'y a-t-il pas là de quoi rendre soucieux ? . . . Voici un fait personnel et récent.

Un jeune homme, ou plutôt, un enfant qui m'est très attaché, me semblait depuis quelque temps moins gai, moins simple dans ses manières et surtout moins ouvert. Son regard d'ordinaire transparent était devenu inquiet et cachait évidemment une pensée secrète.

La cause ? Il n'y en avait point d'apparente. L'enfant avait toujours gardé une grande pureté de cœur et manifesté une noblesse de sentiments telle, qu'on l'eût jugé incapable de plaisirs honteux et de morbides pensées. Aussi n'y avait-il rien de tout cela. Un jour, au déclin d'une causerie un peu plus expansive, nous allions nous séparer, quand je remarquai chez lui une hésitation mêlée de gêne, qui semblait dire : Parlons donc encore ! j'ai le cœur bien gros ; aidez-moi à le décharger dans le vôtre. Il n'en fallut pas davantage pour me faire brusquer le dénouement. Et j'appris à ma grande stupéfaction que l'enfant était troublé dans sa foi, qu'il passait par une crise religieuse. Lui, qui jusque-là avait pratiqué la communion fréquente, il s'en abstenait depuis près de deux mois. Il s'en allait à la dérive, toute désorientée que son âme était par le doute qui l'effleurait.

L'existence de Dieu, la Providence, sa compatibilité avec le mal physique et la perte finale des hommes, l'existence éternelle et incréée du monde, la divinité de Jésus-Christ, la véracité et la certitude de ses miracles, *y compris la Résurrection*, le ciel, l'enfer : toutes autant de questions, dont la foi avait toujours été pour lui une possession tranquille, et qui se posaient

maintenant sous la forme d'un sceptique et troublant point d'interrogation. Il se demandait si toutes les notions religieuses qu'on lui avait inculquées, n'étaient pas autre chose que traditions de famille et affaire d'éducation ?

L'enseignement du catéchisme, mis à la portée des élèves de sa classe, n'avait pu résoudre ses difficultés, ne les soupçonnant même pas, ne supposant point un tel état d'âme. D'ailleurs, pour y opposer une solution sérieuse, il eût fallu recourir à un exposé du dogme et à des démonstrations philosophiques nécessairement réservés aux classes supérieures, et qui l'eussent dépassé. De semblables cas demandent à être traités un à un, en particulier. La plupart du temps alors des éclaircissements adaptés à l'intelligence du sujet, une direction affectueuse supprimeront le doute qui n'aura contribué qu'à l'affaiblissement de la foi.

Maintenant on me demandera comment un jeune élève canadien-français a pu en arriver là. S'était-il fourvoyé dans quelques mauvaises lectures? . . . Je le crus tout d'abord, et ce fut là ma première question. Il n'en était rien. Hélas ! ne nous le dissimulons pas, il n'y a pas, au pays, que des livres propres à jeter le désarroi dans une âme d'enfant. Il suffit, pour cela, de propos inconsidérés tenus devant lui par de *grands coupables*. Or, tel est le cas présent. Certains journalistes, qui donnent chaque jour la pâture à trente, cinquante, cent mille lecteurs, ont ainsi jeté le doute dans un esprit fait pour la certitude et la vérité.

S'il en a été ainsi d'un simple écolier de bonnes mœurs, gardé dix mois par les prêtres et, le reste du temps, par l'affection de parents chrétiens ; si, malgré une aussi efficace protection, les apôtres de l'erreur ont pu circonvenir son esprit et glisser le ver du doute en son cœur, quel danger ne coust pas le jeune homme forcé de soutenir, souvent sans rempart, l'assaut de ses mœurs et de sa foi ?

Or cette lutte, pour bon nombre, est d'ores et déjà commencée, et elle menace de se faire toujours de plus en plus vive et acharnée. Le professeur de littérature à Laval, M. Louis Arnould, — qui observe de près notre société et qui sait fort bien comment un peuple en arrive à déchoir en s'émancipant de Dieu, — avertissait dernièrement son jeune auditoire, d'un

ton grave et saisissant, que des jours sombres vont se lever sur notre patrie, que notre foi séculaire est menacée, qu'il faut l'affermir, se tenir prêt à la défendre en soi et chez les autres.

Les jeunes des collèges soupçonnent-ils seulement qu'après leur sortie définitive dans le monde on leur parlera de religion fréquemment et beaucoup, voire même autant qu'au séminaire ; mais . . . pour l'attaquer et révoquer ses dogmes en doute, pour la mettre en contradiction avec une nommée *Science*. Tantôt ce seront des camarades prétendus esprits forts, dont les mœurs sont en déroute et qui, afin de pallier leur défaite et de justifier leur inconduite, tiennent bruyamment des propos incrédules. D'autres se contenteront d'une raillerie, d'un simple sourire, arme — étant donné le vulgaire et banal respect humain — très redoutable contre la foi d'un jeune homme. Je lisais dernièrement dans une revue française : « Combien de jeunes gens perdent la foi à cause d'un sourire ! »

Tantôt l'attaque viendra de plus haut, d'hommes mûrs par trop en vedette, comme j'en sais un par exemple qui, trois heures durant, fit languir ses *patients* dans une salle d'attente, pendant qu'il endoctrinait un jeune homme sur l'athéisme et le socialisme.

D'autres fois ce sera une réunion douteuse, interlope. Quelque médiocre sujet agitera la question religieuse, la traitant de haut et la tranchant avec l'aplomb d'un Père de l'Eglise à rebours. S'étant probablement mis en rupture de ban, au collège, avant la fin de son cours, de formation philosophique — qui eût mis son esprit superficiel en état de suivre vaille que vaille un raisonnement — il n'en a jamais reçu, d'études dogmatiques et apologétiques — passablement nécessaires à qui dogmatise — il n'en a jamais fait, ou si peu que rien. Sans doute, se voyant ainsi raté sur un terrain de science aussi vaste, il a voulu combler cette lacune, en causant avec les *initiés* de son entourage, en lisant — pour la *pratique* — quelques romanciers pornographes et — pour la *théorie* — certains honnêtes et pieux auteurs, comme Voltaire, Jean-Jacques ou Renan. Et fort de leurs mensonges et de leurs sophismes, il part donc en guerre contre nos croyances, *contre les siennes*.

Les docteurs, les génies, les saints qui ont mis toute leur vie à approfondir ces questions, passent alors un mauvais quart

d'heure. Ils en savaient là-dessus bien moins long que ce petit monsieur ; c'étaient des arriérés, des esprits étroits, des gens prévenus et de parti pris. *Lui*, il est convaincu, sincère. Au reste, de grands savants, à l'intelligence vaste et subtile, ont pensé et pensent encore *comme lui*...

On fait cercle, on l'écoute, on l'approuve, on renchérit ; d'aucuns même, pratiquants et quasi fervents hors de ces conciliabules, font chorus avec lui ; ne songeant pas, les malheureux, que par là ils blasphèment outrageusement Dieu et leur mère l'Eglise ; qu'ils ébranlent la foi des compagnons muets ; qu'ils affaiblissent leurs propres convictions religieuses ; que le Tentateur universel, à certaine heure critique, fera résonner à leur oreille les troublantes objections qu'ils soulignent si inconsiderément.

Pas un ne relève le gant ; aucun, faute de courage ou de savoir (car il est beaucoup plus difficile de répondre à une objection que de la poser), ne hasarde une réplique ni une protestation. On déclanche par-ci par-là un gros rire, ou, si l'on se pique de bonne éducation, on sourit béatement en baissant la tête ; et c'est tout. Les faibles se retirent amoindris comme chrétiens à leurs propres yeux, moins fermes dans la foi, commençant peut-être à se demander s'il n'y aurait pas quelque fond de vérité dans tout ce qu'ils ont entendu débiter.

Laissez venir les mille séductions de la vie quotidienne ; ajoutez la curiosité malsaine courant instinctivement à d'ignobles livres, vantés, conseillés, passés par des mains *amies*, disons par quelqu'un des sept cents frères masqués — mais combien actifs, militants ! — d'une loge tributaire du Grand Orient de France (Voir *la Patrie*, 22 novembre) ; joignez-y la fréquentation d'un théâtre, « où tout Parisien qui se respecte n'oserait paraître » (c'est l'expression de gens qui savent, d'un des acteurs entre autres), et qu'encourage cependant de leur présence nombre de nos familles réputées honnêtes, en faisant même une affaire de bon ton ; accumulez tout cela, et vous conclurez que les faibles, les timides, les désarmés de tout-à-l'heure ne peuvent résister longtemps à de semblables assauts. De fait ils n'y résistent pas.

— Mais, dira-t-on, est-ce que l'Université ne peut servir de contrepoids à tant de mauvaises influences ? Est-ce que son

enseignement catholique ne prime pas, ne neutralise pas la parole et l'action des pervers ?

— Les jeunes gens ne vont pas tous à l'Université ou n'y passent que trois ou quatre années, tandis que les influences contraires persistent. En outre, à l'Université, on ne suit pas précisément un cours de religion. Certains professeurs, il est vrai, donnent du prestige à la religion, non seulement par la dignité et l'honorabilité de leur vie chrétienne, mais encore en faisant résonner la note catholique, quand le sujet profane l'appelle et la réclame ; en donnant à leurs élèves des conseils pratiques d'ordre religieux. Tel M. Arnould qui dernièrement, parlant du choix de livres sérieux fait pour la bibliothèque universitaire, ajoutait que tout étudiant devrait chaque jour donner quelque temps à la lecture d'un bon ouvrage d'apologétique.

Mais tous n'en sont pas là. L'apostolat laïque, même le plus naturel et le plus élémentaire, n'est pas encore passé dans nos mœurs canadiennes. Il appert qu'on serait enclin à se faire plutôt champion d'idées, par trop courantes dans le monde incomplètement savant. Et sans vouloir, j'ose le croire, se départir d'une correction parfaite en ce qui regarde la question religieuse, n'aurait-on point, d'aventure, de ces silences et de ces abstentions qui ne sont rien moins qu'un soutien et un secours pour la foi mal éclairée et titubante des jeunes ? . . .

Supposé maintenant que nos futurs hommes de profession, nos futurs médecins, par exemple, sortent de là imbus de principes avancés, de doctrines matérialistes et qu'ils se dispersent ensuite dans les campagnes aux quatre coins de la province ; conçoit-on tout le mal qui peut s'en suivre ?

* * *

Voilà les inquiétants symptômes que nous croyons devoir mettre à jour. Celui qui les révèle n'est pas un esprit chagrin, non plus qu'un pessimiste, et il ne souhaite rien tant que de se tromper. Si jamais, par un examen plus minutieux, il constatait que son diagnostic présent est erroné ou exagéré, il s'empresserait d'en faire l'aveu. Hélas ! rien de tel pour lui n'est à craindre, ou plutôt à espérer.

Si avéré que soit le mal, faudra-t-il pourtant rester en face

attérés et impuissants ? A Dieu ne plaise ! L'Évangile et ses vrais apôtres n'ont jamais été à court de moyens, quand il s'est agi d'opposer aux grands maux les puissants remèdes. . .

HERMAS LALANDE, S. J.

Bilan géographique pour l'année 1906

ASIE (*Suite.*)

L'AFGHANISTAN, inféodé jusqu'à nouvel ordre à l'Inde anglaise, et le BÉLOUTCHISTAN, rayé de la liste des États indépendants, ne nous arrêteront pas.

ARABIE. — Un conflit anglo-turc s'est élevé au sujet de la frontière égyptienne, qui va de Rifah ou d'*El-Arich* à la pointe septentrionale du golfe d'*Akaba*. Les Turcs avaient indûment fait occuper l'oasis de *Tabah*, simple point d'eau sans maison, qui se trouve en face d'*Akaba*, mais sur la rive occidentale du golfe. La question paraît réglée, *Tabah* restera anglo-égyptien, mais les Turcs pourront fortifier *Akaba* et le rattacher à la voie ferrée musulmane de Damas à la Mecque, en construction.

TURQUIE D'ASIE. — Une société allemande, avec l'appui des financiers français, a obtenu la concession du fameux *chemin de fer de Koniéh à Mossoul et Bagdad*, mais l'insuffisance de ses ressources l'oblige à compter avec la Russie, qui possède les chemins de fer persans du nord, et avec l'Angleterre, qui consent à lui aider, mais à condition que le terminus de la ligne du Sud soit dans un port soumis au contrôle anglais, tel que Bassora ou mieux *Koweït*, qu'elle considère comme indépendants de la Turquie.

Les pauvres Arméniens continuent à être traqués et massacrés, non seulement par les Kurdes en Turquie d'Asie, mais aussi par les Tartares jusque dans la région du Caucase, sans que les polices turque ou russe, soupçonnées complices, y mettent obstacle ! . . . Serait-ce parce que ces Arméniens chrétiens, quoiqu'ayant un rite particulier, sont en communion avec le Pape de Rome plutôt qu'avec le patriarche grec de Constantinople ou le tsar de Pétersbourg ?

Terminons notre revue d'Asie par la PALESTINE. On connaît

l'Œuvre des Lieux-Saints, qui a pour but de soutenir l'action des Franciscains de Terre-Sainte, à qui est confiée depuis les Croisades la garde et la défense du Saint-Sépulcre et autres sanctuaires vénérés. La Custodie possède 9 couvents, 50 résidences et 500 religieux, qui desservent 55 sanctuaires, 46 paroisses ou succursales et 45 chapelles, où l'on trouve 75.000 catholiques de onze langues différentes. Elle entretient aussi 9 maisons pour les pèlerins, 60 écoles avec 5.000 élèves, 10 ateliers d'apprentissage, 2 orphelinats et soutient 2.500 familles . . . On comprend pourquoi l'épiscopat ordonne chaque année une collecte pour une si belle Œuvre entreprise en cet « Orient » qui nous intéresse comme berceau du premier Adam et surtout du second, Notre-Seigneur Jésus-Christ, berceau aussi de la civilisation chrétienne, dont notre « Occident » jouit depuis dix-neuf siècles.

OCEANIE

AUSTRALIE. — On sait que la principale richesse de l'Australie consiste dans l'élevage du *mouton*. Un climat sec, des pâturages maigres et clairsemés sur de vastes espaces, sont des conditions favorables pour les moutons, dont la laine prend une grande finesse. En outre, la douceur de l'hiver permet d'éviter la dépense des bergeries. Les mêmes caractères se retrouvent au Cap et dans l'Argentine, au lieu que la rigueur des hivers a été funeste au développement de la production lainière aux Etats-Unis et plus encore sur les hauts plateaux algériens.

C'est en 1797 que le capitaine Mac-Arthur introduisit en Australie les premiers mérinos d'origine espagnole. En 1792, il n'y avait encore que 105 moutons en Australie ; en 1894, un siècle après, ils étaient 110.000.000. Des sécheresses prolongées, en détruisant les pâturages, les ont réduits en 1900 à 55 millions, en même temps qu'elles faisaient périr par myriades les *lapins sauvages*, — cet autre fléau des herbages, — introduits d'Europe.

Que faire pour lutter contre d'aussi effroyables conditions ? Hommes pratiques et tenaces, les Australiens n'ont pas fui leur pays désert. Par la création de *citernes*, l'aménagement des *rivières* et le forage des *puits artésiens*, ils s'efforcèrent de triompher de la sécheresse en pratiquant l'*irrigation*, dans un

double but : développer les cultures propres au climat (canne à sucre, dans le nord, céréales, fruits, vignes) et assurer la nourriture du mouton à laine. La luzerne irriguée permet de nourrir vingt fois plus de moutons que la steppe. — Aussi l'élevage est-il déjà remonté à 80 millions de têtes, tandis que l'Argentine en possède 90 et la Russie 70 millions. En 1905, l'Australie a exporté 400 millions de kg. de laine, valant 500 millions de francs, en même temps que l'exportation de viande congelée, qui a débuté en 1880 par 400 carcasses de moutons, comptait plus d'un million et demi de ces carcasses en destination surtout de l'Angleterre.

BORNÉO. — Les Anglais achèvent l'annexion de la côte N.-O. de l'île. Le vieux sultan de Brunéi leur a cédé, contre une pension de 1.200.000 fr., ses États qui seront administrés par un commissaire britannique. L'île de *Labouan* y est rattachée. Le rajah Brooke, fils d'un Anglais, continue à gouverner l'État de *Sarawak*, comme allié, et la Compagnie *North-Bornéo* reste concessionnaire de la partie septentrionale de l'île.

L'Océanie hollandaise, paisible et prospère, compte actuellement près de 40 millions d'habitants, dont 80.000 Européens et 600.000 Chinois. L'île Java seule en a 30 millions sur son territoire de 125.000 km., ce qui lui donne une extraordinaire densité kilométrique de 240 individus, comparable à celle de la Belgique et de l'Angleterre propre.

ILES PHILIPPINES. — Du consentement du Saint-Siège, le gouvernement américain a acheté les biens des congrégations religieuses et du clergé espagnol. Un prêtre indigène est devenu évêque, ce qui ne s'était pas vu de temps immémorial. Quatre autres évêques sont américains.

Les Philippines se montrent peu satisfaits de l'administration yankee, plus coûteuse que celle des Espagnols. Néanmoins le président Roosevelt, voulant inaugurer le régime constitutionnel et parlementaire, a fait procéder à des élections générales pour une première Assemblée, laquelle sera chargée de pouvoirs législatifs. Il accorde en outre plusieurs concessions de chemins de fer.

NOUVELLES-HÉBRIDES. — Un récent accord anglo-français place ces îles sous la souveraineté et l'administration communes de l'Angleterre et de la France, qui y nommeront chacune

un haut commissaire, dont la résidence est fixée à Port-Vila, dans l'île Vaté ou Sandwich. Chacun de ces commissaires réglera les affaires de ses compatriotes, et un tribunal mixte sera chargé de celles des indigènes, qui ne pourront opter pour l'une ou l'autre des deux puissances; il est interdit de leur fournir des armes et des liqueurs alcooliques.

Ce condominium ne satisfera pas plus les Anglo-Australiens, qui tendent à dominer sur l'Océanie, que les Français, qui aspiraient à l'annexion des Nouvelles-Hébrides, comme leur étant nécessaires pour procurer des vivres à la Nouvelle-Calédonie. N'eût-il pas été préférable de se partager l'archipel, ainsi qu'on l'a fait dernièrement pour les Samoa, ou de le laisser à la France, contre compensation à donner ailleurs à l'Angleterre?

(A suivre.)

FR. ALEXIS-M. C.

Bibliographie

— *Comment enseigner le catéchisme à l'école primaire.*
Belle brochure de 25 pages in-8°; se vend 10 sous franco; 90 sous la dz.; \$6.50 le cent.

Cette brochure contient la conférence qui fut donnée, sur le sujet indiqué, au Congrès pédagogique tenu aux Trois-Rivières en août 1906, par M. le Chanoine H. Baril, V. G., et chapelain des Ursulines, Trois-Rivières.

— *Le Prédicateur des retraites de première communion,* contenant dix retraites de sept instructions chacune, et vingt-cinq instructions pour le jour de la fête, par deux missionnaires. Édition revue avec soin, augmentée des plans de deux retraites, et d'une série de cinquante histoires. Un beau vol. in-8° de xx-416 pages. Prix: 4 fr.50 (Ancienne maison Ch. Douniol, 29, rue de Tournon, Paris; et chez Garneau, et Pruneau & Kirouac,) libraires.

C'est la troisième édition d'un grand et bel ouvrage, qui fut loué hautement dès sa première apparition par la *Semaine religieuse de Paris* et la presse catholique, et a été recommandé dans beaucoup de retraites ecclésiastiques, et est honoré de l'imprimatur de l'archevêché de Paris.

Quinze cents exemplaires furent écoulés dès les deux premiers

mois; une deuxième édition dut être hâtivement imprimée, et l'éditeur dut même publier peu après des retraites séparées, sous le titre de « Prédicateur des Premières Communions », dont il s'est écoulé trois autres mille exemplaires, tant il fallait répondre sans retard aux incessantes demandes.

Or, dès la première édition, les *Semaines religieuses* ont bien voulu dire que ce *Prédicateur des Retraites de Première Communion* est le plus complet et le plus riche à exploiter de tous les ouvrages publiés jusqu'ici sur ce sujet; et quelques-unes regardaient même « comme un tour de force le fait d'avoir pu trouver, pour une même circonstance, une centaine d'instructions, toutes applicables à la première communion, et de nature à intéresser et instruire un auditoire d'enfants ».

L'éditeur n'en était point surpris, sachant à quels auteurs il avait demandé ce volume. Les deux missionnaires, en effet, dont l'un va compter bientôt quarante ans de sacerdoce, ont eu à prêcher dans près de cinq cents églises, et ont vu autour de leur chaire des auditoires si variés, qu'il n'est pas de catégories de premiers communians pour lesquels ils n'aient eu soin de choisir des sujets diversement appropriés. Ils étaient donc admirablement documentés pour un aussi important ouvrage.

Cependant, plus que jamais grandit la nécessité de préparer avec un soin plus spécial la prédication des retraites de première communion, car il importe que les enfants, arrivés au terme de leur instruction catéchistique, en gardent une impression plus profonde qui les pénètre de plus d'énergie chrétienne, de vaillance et de foi.

C'est avec cette pensée qu'a été revu le *Prédicateur des Retraites de Première Communion*. On y trouve, sur les précédentes éditions, quelques additions importantes; les plans de deux autres retraites; et, à la fin du volume, une série de cinquante histoires, choisies avec soin, appropriées aux divers sermons, et d'une application facile. Les prédicateurs en tireront un grand et réel profit.

Nul doute donc, évidemment, que cette troisième édition, aussi richement augmentée, ne conquière à l'éditeur et aux auteurs de nouveaux éloges du clergé des paroisses, des *Semaines religieuses* et de la presse catholique, et nous n'hésitions pas à proclamer hautement qu'elle le mérite sans réserve.